

## Actif et Passif dans l'expérience spirituelle

Au moment où voici quelques années, je cherchai un nouveau logis à Dornach, j'eus au premier coup d'œil jeté sur une habitation l'impression : « Ici tu vieilliras ». Cependant, je fus très surpris de ne pas remporter le contrat et quelqu'un d'autre y a emménagé. Un examen plus approfondi a révélé que le locataire précédent, un vieux monsieur, était décédé dans cet appartement. Mon impression de *vieillir* était peut-être exacte, mais l'attribution motivée par le désir que je vieillirais là était absolument fautive.

Récemment je butai, en préparant cet essai, sur la formule : *jeter un coup d'œil*. Nous sommes habitués à *apercevoir* (*erblicken*) quelqu'un ce qui pourrait être décrit par *voir* (*sehen*) *quelqu'un*, comme quelque chose de superficiel. Tant que le monde est encore en ordre : en te voyant, je te prends *en moi* (photographiquement, en cliché) ou je t'absorbe *en moi* (psychiquement). En y regardant de plus près, il est plus approprié de *jeter un regard*. C'est plus clair lorsqu'on *lance un regard rayonnant* : je ne veux pas seulement te voir, mais je veux aussi que tu voies que je te vois ainsi.

Prenons : *envisager quelque chose* (*etwas ins Auge fassen*). Il est aussi évident ici, qu'à côté de la perception du *voir*, une autre activité a lieu en plus : la *prise*. Une telle activité devient évidente avec son contraire : *regarder fixement d'un air hagard*. Le regard fixe est incapable de perception. L'activité saisissante lui fait défaut. C'est le *voir* (ce qui vaut aussi pour d'autre sens) qui est réellement un percevoir (*wahrnehmen* = *prendre en vrai*) : Ainsi, la vision est représentative : celui qui ne veut pas regarder ou halluciner, doit trouver un équilibre entre l'action personnelle (active) et la dévotion (passive).

### L'âme est toute en attente

Dans le Drame-Mystère de Rudolf Steiner, *L'éveil des âmes*, les deux mystiques Capesius et Félix Bade, par leur connaissance de l'esprit fondée sur la dévotion, surprennent l'ingénieur Strader alors que pour celui-ci, l'expérience de l'esprit lui vient lorsqu'il se consacre à des pensées diurnes. Balde exprime sa position de la manière suivante : On ne peut pas trouver le monde spirituel / Quand on *cherche* à tout prix à en ouvrir la porte. / [...] / Ne rien forcer, — [dans, *ndt*] une attente paisible, / Une attente totale de toute l'âme : / Voilà l'attitude mystique. »<sup>1</sup> Strader restitue cette attitude de manière décisive. Après sa mort, il apparaît dans la vision spirituelle de Capesius :

Capesius :  
C'était ce matin même où j'eus des raisons  
De me croire très près de l'esprit mystique.  
Mes sens se taisaient ; le souvenir également.  
Dans cette attente, je m'ouvris au seul passage de l'esprit.  
Ce qui vint tout d'abord m'était familier.  
Puis je vis très clairement sous mon regard spirituelle  
L'âme de Strader. Tout d'abord il ne parla pas.  
J'eus le temps de remarquer que j'étais bien éveillé.  
Mais bientôt je perçus très nettement ses paroles :  
« Ne vous écartez pas du véritable esprit mystique. »  
Les mots semblaient venir du tréfonds de son âme.  
Puis il ajouta en détachant chaque parole :  
« Ne rien forcer ; — rester calmement en paix ;  
Une attente totale de toute l'âme.  
Voilà l'attitude mystique. — Elle s'éveille elle-même  
Sans qu'on l'ait cherchée dans le cours de la vie,  
Quand l'âme s'est acquis pour cela la force nécessaire  
Cherche à connaître l'esprit par la puissance de la pensée.  
Elle y parvient souvent dans les heures de silence,  
Mais aussi en pleine action. Elle veut seulement que l'âme

1 L'éveil des Âmes, 3<sup>ème</sup> tableau, dans : Rudolf Steiner : *Vier Mysteriendramen [Quatre drames Mystères]* (GA 14), Dornach 1998, p.441.  
[En français chez Triades, Paris 1967, p.427, en haut ; la traduction française, que j'ai reprise ici intégralement est de Simone Rihouët-Coroze. *Ndt*]

Ne quitte pas ce passage d'esprit qu'elle vient de contempler  
Sans qu'il lui en reste la pensée. »

Félix Balde :

On dirait presque l'écho de mes propres paroles,  
Mais ce n'en est pas tout à fait le sens.

Capesius :

Si l'on y réfléchit bien, on pourrait même  
Y trouver un sens opposé.  
Et l'on est tout à fait enclin à cette opinion  
Lorsqu'on pèse les mots qui suivirent encore :  
« On ne fait que ramener son être profond sur lui-même.  
On interpose infailliblement devant la source de lumière  
Les ténèbres qu'on tisse par soi-même.  
Si c'est ce genre d'éveil que l'on recherche par la mystique,  
Le regard clairvoyant meurt dans cette illusion. »

Félix Bade :

Ces mots sont à n'en point douter les miens,  
Travestis par la pensée de Strader et en vous  
Résonnant comme une trompeuse illusion mystique.

Capesius :

Enfin les derniers mots de Strader furent ceux-ci :  
« L'homme ne peut pas trouver le monde spirituel  
Quand dans sa quête il veut en forcer la porte.  
La vérité ne retentit point dans l'âme  
Qui n'a au cours des années que recherché l'extase. »<sup>2</sup>

Strader complète ici le simple abandon de soi passif (atmosphère d'âme mystique) avec le : « Quand l'âme s'est acquis pour cela la force nécessaire / Cherche à connaître l'esprit par la puissance de la pensée. ». Il renvoie ainsi à un travail préparatoire de l'expérience spirituelle, la focalisation sur un positionnement interrogatif et l'élaboration de celui-ci par un penser renforcé. Avec cela nous en venons aux trois composantes de l'expérience de l'esprit :

- Positionnement interrogatif et focalisation
- accueil de l'atmosphère spirituelle et interprétation des impressions spirituelles
- Insertion et rattachement à ce qui a eu lieu jusqu'à présent.<sup>3</sup>

### Positionnement interrogatif et focalisation

Combien il est important que ce positionnement interrogatif convienne pour la mise en lumière de la réponse, c'est ce que j'ai douloureusement vécu dans un exemple emprunté dans mon travail professionnel : les « indications » de Rudolf Steiner pour le processus de mélange destiné au préparat de gui. Nous avons ici des réponses, mais pas réellement de positionnement interrogatif, ni de détails à ce propos. En correspondance à cela les indications d'alors furent mises en œuvre aussi bien que possible, mais comme ensuite l'effet thérapeutique escompté — qui eût consisté à « remplacer le scalpel du chirurgien »<sup>4</sup> — se révélait par trop rarement, il devint évident que sans connaissance du domaine d'où provient la réponse, elle reste finalement incompréhensible.

Cela étant la focalisation est habituellement connotée d'une attente. Je sais d'avance ce que je veux autoriser comme question et ce que je ne veux pas. Cela est en vérité un mépris d'exigence envers l'absence de préjugé. Le constructivisme dit que chacun vit dans le monde qu'il s'est construit. (Ce qui serait une justification philosophique des *Fake News* [Infox, en anglais dans le texte, *ndt*] ou bien faits alternatifs). Lorsque nous, étudiants en physique, avons été confrontés une fois à l'opinion de quelques camarades à tendance sociologique selon laquelle les lois de la nature étaient faites par l'homme et (n')étaient donc (que) des conventions sociales, nous nous sommes tout simplement moqués d'eux !

2 *L'éveil de l'âme*, 13<sup>ème</sup> tableau, dans, à l'endroit cité précédemment, pp.522 et suiv. [Chez Triades, pp.494 et suiv.]

3 Qu'il soit remarqué ici, en marge, que toute connaissance acquise par inspiration nécessite encore la vérification. Toute inspiration doit être révisée dans son contenu de vérité, que ce soit par l'investigation scientifique (insérée dans un tissu de preuves) ou bien par une confirmation ancrée dans la vie.

4 Voir Rudolf Steiner : *Geisteswissenschaft und Medizin [Science spirituelle et médecine]* (GA 312), Dornach 1999, p.247.

Le monde sensible a la propriété consolatrice que toute prévention s'en trouve le plus souvent corrigée : le pont mal calculé s'effondre soudain, ce qui permet de définir rétrospectivement comme bon et approprié ce qui s'avère cohérent, et comme mauvais ou erroné ce qui s'avère inapproprié. C'est pourquoi le monde sensible (comme aussi la mathématique) est un premier et bon exercice pour devenir attentif à ses propres préventions.

Dans le monde sensible et dans la science naturelle le constructivisme a donc à peine un poids. Mais cela se modifie aussitôt qu'on s'élève au monde social et particulièrement au monde spirituel. Dans le social, déjà, un préjugé devient opérant : Non seulement je ne vois que ce que je veux voir. Mon attitude fait aussi en sorte que seul ce monde se présente à moi. Si je me déplace dans mon environnement social avec un regard amusé, il se présentera à moi différemment que si je suis de mauvaise humeur. Cette projection de soi est déjà valable dans les rapports sociaux où on peut disposer d'une vue d'ensemble, mais encore plus clairement dans le domaine spirituel : celui qui cherche le monde dans lequel ses désirs se réalisent, le trouvera. Mais il doit s'attendre à ce que ce monde ne soit pas celui qu'il a pensé.

Après que la prégnance de l'expérience immédiate de l'esprit ait progressivement diminué au cours de l'évolution de l'humanité, la superstition s'est de plus en plus imposée à sa place en tant qu'expression de l'appréhension et de la peur. Ce n'est qu'avec les Lumières que le ménage a alors été fait en profondeur. C'est à cette époque que l'expérience directe de l'esprit a été philosophiquement supprimée — pour de bonnes raisons au départ — et que la science naturelle "basée sur des évidences" l'a remplacée. Nous avons ainsi appris à revenir au monde réel — car, comme nous l'avons dit, la nature corrige les erreurs du penser.

Si nous recherchons après les Lumières la *connaissance* de l'esprit, nous devons dépasser le romantisme. On cherche certes à s'immerger dans la nature, mais en accordant une grande valeur à l'aspect subjectif. On fait pour ainsi dire entrer le loup dans la bergerie — avec pour conséquence que l'on aboutit au symbolisme.

L'affinement du sujet — je suis ici les psychanalystes — commence par la connaissance de soi. Mais cette connaissance de soi ne doit pas être tirée de l'inconscient, comme dans le travail sur les rêves des psychanalystes, mais le soi peut descendre dans ses propres profondeurs de manière à ne pas devoir renoncer à sa souveraineté. Car cette descente est protégée par le gardien du seuil. L'expérience montre que le gardien nous laisse toujours voir autant de nos propres souillures que l'âme est capable de le supporter ou — en termes plus volontaires — de maîtriser. C'est ainsi qu'elle peut rester souveraine.

Cette maîtrise se fait par étapes : à la prise de conscience de la faiblesse succède la formation d'une nouvelle habitude pour la transformer. Steiner indique que ces transformations deviennent elles-mêmes des organes de l'esprit<sup>5</sup> — sans doute dans le sens d'un "devenir sachant par compassion". Au stade de la reconnaissance de la faiblesse, il est conseillé de garder le silence sur les impressions qui surgissent dans ce contexte ; car les impressions peuvent paraître colorées, ce qui, dans un premier temps, échappe à la conscience en formation dans son embarras. Comme l'expérience de l'esprit ne s'impose que rarement à l'âme, mais qu'elle est généralement préparée par l'âme et soutenue par sa participation, la porte est ici grande ouverte aux erreurs.

## Imagination et inspiration

Dans l'imagination, par exemple, l'âme doit d'abord exercer ses forces imaginatives en leur donnant congé, de sorte que ce ne soit pas elle-même qui organise les images, mais plutôt ses impressions spirituelles. Il y a des transitions : d'abord, l'âme apporte des images qu'elle juge convenir aux délicates atmosphères qui s'installent doucement en elle. Rudolf Steiner caractérise cela comme un habillage d'êtres spirituels.<sup>6</sup> L'âme est-elle prête à élargir « l'offre de vêtements » de manière à trouver ce qui lui convient ?

Cette activité de se revêtir mène à mes « imaginations », qui — comme l'expérience le montre — se distinguent de celles des autres à partir de la même source spirituelle. Le regard sur cette dernière, qui se trouve à l'arrière-plan, mène ensuite à l'inspiration, dans laquelle l'unité, déjà espérée avant, peut être espérée. C'est pourquoi Steiner ne cesse d'insister sur le fait que ces images doivent être "refoulées".<sup>7</sup> Une indication qui peut facilement induire en erreur, étant donné que l'attention ne doit pas reposer sur le refoulement des images, mais plutôt sur une échappée sur leur sens. En effet, dans le cas d'une lecture habituelle on ne parlerait pas d'un refoulement des caractères imprimés, pour en venir à la compréhension de la phrase. Mais si l'on a saisi le sens de la phrase, les lettres ne sont plus qu'une sorte de fenêtres par lesquelles on jette un coup d'œil sur le sens.

5 Voir : « Lorsque cela étant le Je se pénètre du Soi spirituel, alors celui-ci apparaît de sorte que le corps astral se voit remanié par la vie de l'âme. » — du même auteur : *Théosophie* (GA 9), Dornach 2003, p.58.

6 Rudolf Steiner : *Die chymische Hochzeit des Christian Rosenkreuz [Les noces chymiques de Christian Rose-Croix]*, dans du même auteur : *Philosophie und/et Anthroposophie* (GA 35), Dornach 1984, pp.335 et suiv.

7 Voir, du même auteur : *Aus dem Mitteleuropäischen Geistesleben [(extrait) de la vie spirituelle de la Mitteleuropa]* (GA 65), Dornach 2000, p.170.

Avec cela, pour moi, l'imagination n'est pas elle-même une connaissance mais un *instrument* du connaître afin de renforcer et de condenser des expériences de l'esprit [qui sont très fugitives, *ndt*]. Étant donné que celles-ci sont entrées dans ma conscience d'une manière si insignifiante et subtile que j'ai besoin d'une sorte d'amplificateur qui puisse ouvrir l'impression et la maintenir. Car les images qui en naissent veulent être lues dans leur valeur au moment du connaître, avant de disparaître hors du foyer de la conscience, à l'instar des lettres imprimées lors d'un coup d'œil jeté sur leur sens.

Benedictus :

Les images, vous le savez, ne sont pas réalité.  
C'est leur contenu qui veut parler à l'âme  
Et prend pour cela l'apparence des images.

Strader :

Mais dur était leur langage :  
« Où est ta lumière ? Tu rayannes l'obscurité.  
Tu crées dans la lumière des ténèbres confuses. »  
Ainsi parla pourtant l'esprit, sous les traits de Maria.

Benedictus :

Dans la voie spirituelle, vous aviez gravi un degré.  
L'esprit qui vous avait élevé jusqu'à lui  
Vous présenta donc sous forme de ténèbres  
Ce que vous aviez acquis auparavant.  
Et il a choisi l'aspect de Maria  
Parce que votre âme lui a donné cette forme.  
Mon cher Strader, l'esprit maintenant  
Agit tout puissant en vous. D'un vol rapide,  
Il vous mènera à un haut degré de vie intérieure.<sup>8</sup>

D'une part, Benedictus met le doigt sur l'essentiel : « Les images ne sont pas essentielles, [...] c'est leur contenu qui veut se manifester en images ». C'est pourquoi l'esprit apparaît à Strader comme Maria, parce que c'est la meilleure offre de sa réserve d'images à lui, qui se présente pour lui. Mais d'autre part, la formulation : « Tu rayannes la ténèbre » indique une fois encore que l'âme est activement participante à l'illumination de la scène (à savoir l'atmosphère spirituelle) — et par manque d'absence de préjugés, elle projette de fausses images qui fondent la confusion au lieu de la clarté.

## Dévouement

Le dévouement signifie tout d'abord don de soi au sens de : « ... *Toutefois que soit faite non ma volonté mais la tienne.* » (Luc XXII, 42). Cela sonne comme si une exigence de ce genre fût posée à un être humain idéal. En y regardant de plus près, je peux aussi montrer qu'ici on veut dire une complexion et attitude spécifiques de la volonté propre. Il ne s'agit pas de l'extinction de celle-ci mais de son engagement au service du vouloir d'autrui. Un aspect de cette parole du Christ pourrait donc être : Puis-je permettre en moi un vouloir en laissant celui-ci déterminer le mien ?

Une premier ajustement montre que cette disposition apparaît souvent, mais en vérité involontairement : Combien je remarque souvent que je ne suis qu'une part de mon agir, mais pas réellement celui qui agit ! Toute déviation dans un exercice de concentration démontre déjà la reprise de mon vouloir par un vouloir qui m'est étranger. Je ne fais pas ce que j'avais entrepris, mais je me retrouve, en regardant en arrière, comme ayant fait quelque chose que je ne voulais pas. Cette reprise (inconsciente) du vouloir mène le plus souvent aux actions pour lesquelles j'assume la responsabilité, mais où je dois constater dans mon « débat » intérieur avoir été momentanément irresponsable.

À un ajustement supérieur la question se pose ; est-ce que la vérité personnelle se laisse renforcer ? Nous sommes habitués ici à parler de souveraineté. Un interprète met par exemple à disposition une faculté de traduction simultanée pour ensuite exprimer cette compréhension dans une autre langue. Or ceci me semble être un modèle pour une connaissance du vouloir : je mets ma volonté à disposition et je reste éveillé au vouloir qui survient dedans. Je voudrais commenter cela à l'aide de deux exemples qui sont censés montrer comment l'opposition entre deux tâches, celle d'adopter un rôle et celle d'en rendre compte, peut mener à une double

8 Du même auteur : *L'éveil des âmes*, 11<sup>ème</sup> tableau dans GA 14, p.510 [Chez Triades, p.494 — C'est toujours ici la traduction française de Simone Rihouët-Coroze qui est reprise intacte]

conscience dans laquelle l'actif (jouer le rôle) et le passif (s'abandonner à un rôle), d'une part et l'observation de soi, d'autre part, ne doivent pas se contrecarrer.<sup>9</sup>

### L'oncle noyé et la mère impie

« Puis-je te demander d'être la cause déléguée de l'énurésie nocturne ? » — « Oui, je suis maintenant la cause adjointe de l'énurésie nocturne » et je laissai la mère d'un enfant qui fait pipi au lit me placer sur le côté derrière la cause adjointe de son fils Markus. Je n'ai jamais participé à ce que l'on appelle des constellations familiales (*Familienaufstellungen*) et je voulais savoir ce qu'il en était de ce type de sociodrame spirituel (psychodrame pour les relations sociales). « Remplis-toi de ton rôle. Quel poids, quelle mobilité ressens-tu, que font tes jambes ? » En m'asseyant et en me demandant comment représenter le fait de mouiller son lit, deux images ont surgi au-dessus de mon âme : une vaste chute d'eau et un citron que je pressais entre mes mains. Puis "je"<sup>10</sup>, en regardant "Markus", a eu l'impression que quelque chose de jaune, comme un lutin, lui sautait joyeusement dans le bas-ventre. Je racontai ensuite ces impressions totalement fugaces quelque peu dans l'incertitude sur ce que j'avais vu. À mon grand étonnement, la cause adjointe me raconta ensuite que dans ces circonstances, il y avait encore un oncle mort noyé en mer dans la famille. Elle avait dressé, avant cet exercice de constellation familiale, un arbre généalogique, afin de clarifier au moyen d'une telle constellation familiale la question du pourquoi son enfant de dix ans souffrait encore d'énurésie.

Alors que je pensai qu'un oncle noyé, c'était un peu tiré par les cheveux<sup>11</sup>, j'eus soudain la chair de poule, et je le dit. J'ai donc accepté de représenter cet "oncle", j'ai "vécu" avec lui, je me suis senti comme parasité par "Markus" et j'ai remarqué, alors que la directrice de l'exercice m'a demandé des explications, que "je" ne ressentait pas du tout le besoin de quitter "Markus". J'ai donc prêté ma force de persuasion à cet "oncle" et lui ai fait comprendre que "je" ne pouvait en aucun cas quitter "Markus", car "je" devait fatalement l'accompagner. Je fus surpris de voir que l'animatrice s'opposât à moi et ne se prêtait pas à partager "ma" conviction, alors que normalement, je ne récoltais guère de contradiction face aux arguments de cette intensité. Au contraire, une femme a été placée derrière moi comme "mon" ange (heureusement, la mère avait choisi parmi les douze femmes présentes une femme qui ressemblait tout de même de loin à l'idée que je me faisais d'un ange). "Je" me suis tourné vers "mon" "ange", presque convaincu que cela ne ferait pas de bien à "Markus", car "je" devais l'accompagner dans sa vie pour pouvoir le guider en toute sécurité. Mais l'animatrice n'a pas supporté "mon" objection et "je" me suis tourné vers mon "ange". Cependant, dans la mâchoire inférieure de cet "ange", une dent n'avait pas trouvé sa place et se trouvait dans la deuxième rangée, ce qui m'a amusé pendant un moment.<sup>12</sup> Je me suis rendu compte alors que «j'» étais en train d'intervenir en ne «m'»accrochant pas obstinément à Markus, mais en m'abandonnant volontiers à mon ange et en quittant « Markus ». J'aurais tout aussi bien pu continuer à occuper "ma" place dans "Markus", ce qui aurait sans doute entraîné une discussion plus épineuse avec l'animatrice...

Des substituts (*Stellvertreter*) peuvent de temps à autre se voir embringués dans un événement violent. Dans une autre constellation, j'ai dû soutenir l'accusation d'une fille adulte qui accusait apparemment sa mère d'impie. A ma grande surprise, "mon" regard se durcit lorsque "je" regardai la "mère" à une distance relativement grande. C'est alors que "je" proclamai durement : "Je t'accuse" et me dirigeais vers "elle" avec un regard ferme. "Elle" chancela et finit par tomber à genoux devant "moi", le front contre le sol. Je ne me sentais pas très sûr de moi, car j'avais fait en sorte qu'elle fût à terre. Et si "je" était en train d'envoyer toute l'équipe dans une mauvaise direction ? L'animateur a demandé à "moi" de la renvoyer, ce que "je" a fait après quelques mots de tonnerre. Lors d'un bref entretien, j'ai ensuite fait la connaissance de la remplaçante de la mère, une femme très sûre d'elle, voire résolue, qui ne se mettrait jamais à genoux devant moi.

Mais qui est-ce donc que je représente ? Si j'essaie de me rendre compte de la nature de ma participation, je me plonge plutôt dans les déroulements habituels des relations dont je fais l'objet. Comme le montre l'exemple ci-dessus de la surprise suscitée par la mâchoire inférieure mal formée de "mon" « ange », une double conscience du je et du « je » était à tout moment possible en moi. La première participait aux événements en partie en observant, en partie critique, en partie amusée, la seconde s'immergeait dans la relation et se laissait emporter par l'ambiance apparaissant et agissait en correspondance en s'y abandonnant.

9 Pour cela j'ajoute ici une partie d'un article sur les **constellations** familiales (*Familienaufstellungen*) dans lequel j'ai tenté de caractériser cette double conscience d'interprète. Voir Andreas Heertsch : *Familienaufstellung. Wen vertritt ich eigentlich ? Persönliche Erlebnisse als stellvertreter*, dans *Das Goetheanum*, n° 30, 2002, pp.574 et suiv. [Non traduit, à ma connaissance, ndt]

10 Les personnes représentées par des substituts sont mises entre guillemets pour les distinguer des personnes réelles.

11 Eva Kleber, l'animatrice de l'Académie de Vaihingen, m'a expliqué plus tard qu'elle reconnaissait, dans la masse d'eau de la cascade et le fait d'être pressé comme un citron, l'expérience d'une personne qui se noie.

12 Je mentionne ce détail pour montrer qu'à aucun moment je n'ai eu une sorte de conscience atténuée. C'était plutôt la conscience d'un acteur qui joue son rôle sur scène tout en restant attentif aux indications de la mise en scène et à son public.

## Le suicidé et sa sœur

L'événement qui suit s'est déroulé dans ma parenté : Lors de la mort de son frère, qu'elle a elle-même recherchée, sa sœur d'un an plus jeune - tous deux âgés d'une vingtaine d'années - est repassée à l'ordre du jour, en restant contrariée, et a ignoré cet événement. Cependant, des années plus tard, en regardant son fils qui venait de naître, elle avait toujours peur qu'il devienne comme son frère. Et le fils montrait effectivement des signes d'obsession, il avait certains tics. Un soir, alors que je lui parlai de sa relation avec son frère, je me suis rendu compte que je disais des choses que je n'aurais pas dites de moi-même, parce qu'elles reflétaient un engagement que je ne partageais pas. J'ai supposé, à titre d'essai, que je prêtais ma langue au frère décédé et je me suis efforcé de retirer ma propre position sur le sujet. Le défi était que ma conscience observatrice n'interfère pas avec la conscience interprète. La conscience observatrice s'est alors concentrée sur le maintien du flux (de la volonté) et sur l'écoute de ce qui apparaissait.

Ensuite, j'ai voulu vérifier mon hypothèse selon laquelle j'étais l'interprète du frère décédé. Me suis-je fait des idées au point de m'élaner fringant en me projetant ? La vigilance électrique et l'engagement qui m'étaient étrangers ne plaidaient pas en ce sens. Heureusement, il y eut finalement une confirmation au quotidien : les tics du fils s'étaient évaporés.

## Actif et passif

Rudolf Steiner fait remarquer à plusieurs reprises que les connaissances suprasensibles sont plus "vraies" que celles de la conscience objective. Si le "vrai" peut s'élever, ce n'est pas parce que la preuve devient « plus » irréfutable, mais parce que la propre âme de conscience participe à la réalisation de l'événement, et peut donc l'assurer par sa propre participation génératrice dans l'intuition. Autrement dit : Toute connaissance est la découverte d'un élément nouveau dans un cadre ancien. Or cet élément nouveau est réalisé par une perception (spirituelle). "Ma" pensée est capable de s'abandonner à ce qui est à connaître. C'est cet aspect qui est décrit par l'expression "cela s'est révélé à moi". Et pourtant, j'ai l'habitude de parler de mon penser : j'ai donné l'orientation du regard, le thème, la question à laquelle est venue répondre cette révélation (inspiration).

Ce que nous savons déjà très bien faire avec le penser, en raison de sa nature désintéressée, est également valable ici : Pour ce qui est du sentiment et surtout de la volonté, connaître n'est guère possible sans exercice. Ici aussi, je mets ma force d'âme à disposition (si possible) sans volonté, afin que d'autres puissent s'y rendre sensibles (humeur) ou me pousser à agir. Cela demande de l'exercice, car le ressenti est généralement réflexif : *je me sens* (par ex. : *je me réjouis*). C'est un peu comme le toucher : je m'éprouve dans un sentiment (sensation) qui se forme sur quelque chose d'autre. Contrairement au fait de ressentir : je me laisse impressionner par quelque chose qui se présente à moi de l'extérieur. Comme un morceau de plastiline, je dois mettre à disposition ma capacité à ressentir et mon empathie (actif) pour que quelque chose de plus profond puisse s'y exprimer (passif).

Avec le vouloir c'est l'inverse : ici, je dois apprendre à mettre mon activité (vouloir) à disposition afin que mon propre vouloir puisse s'en laisser impulser par un vouloir étranger (passif). Je dois donc apprendre à faire la différence entre le but de ma volonté et la volonté en tant que "production de force". Je peux alors aussi vouloir sans but, ou me "laisser vouloir", c'est-à-dire produire de l'empathie, du dévouement, de la dévotion dans le vouloir.

La description plus précise serait alors : que ta volonté agisse dans mon vouloir.<sup>13</sup> Cette interaction entre l'actif et le passif me semble être la base d'une formule de Jörgen Smitt : "L'essence est dans l'essence".<sup>14</sup>

Le connaître n'a (jamais?) pas lieu sans une participation personnelle. Il est préférable que nous n'ayons aucune influence sur ses contenus si nous voulons éviter les erreurs. En revanche, nous devrions accorder toute notre attention à la participation personnelle. Si elle est motivée par le désir, les contenus qui apparaissent dans la conscience sont appropriés pour la connaissance de soi, mais ils trompent sur le monde. C'est pourquoi le passage de la clairvoyance à l'étude de l'esprit ne peut se maîtriser sans une étude approfondie de soi et de la connaissance de soi.

**Die Drei** 4/2022.

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Dr. Andreas Heertsch** est actif, depuis ses études de physique, en recherche sur le cancer à Arlesheim/CH.

13 Le *vouloir* est compris comme une activité et la *volonté* comme l'organe qui produit cette activité.

14 L'auteur se rappelle de cette déclaration d'une conférence de Jörgen Smit qui n'a pas été retranscrite.